

tions chez Olivier de la Marche, ils nous sont surtout rapportés par la chronique de Jean de Wavrin.

Le but était manqué. La flotte bourguignonne entreprit encore quelques randonnées dans les mers du Levant. Les nefs de Thoisy croisèrent dans la mer Noire. Après le retour de Wavrin et de Thoisy, les galères bourguignonnes s'adonnèrent à la piraterie.

En rentrant (1445), Wavrin repasse par Rome, rend compte au pape de ses efforts et reçoit « en rémunération dudit » service fait à l'Église, certaines indulgences, auxquels sont participants tous « ceux qui visitent l'église de Lillers ». A l'occasion de son retour aux Pays-Bas, son oncle Jean de Wavrin commença à écrire sa chronique.

Les archives de Lille renferment quelques documents, d'un haut intérêt économique, décelant l'aspect utilitaire de ces entreprises, que l'on a considérées trop longtemps comme purement idéalistes. Wavrin travaillait à la commission. Il devait percevoir un dixième sur les produits de la capture des navires ennemis. Il a engagé de fortes sommes pour réaliser ses projets. Aussi, à son retour, il réclame au duc, qui, au départ, avait promis de le défrayer et de le récompenser, la somme de 2.999 ducats et de 4.000 ridders. Les finances duciales ont satisfait faiblement à ces réclamations. L'échec de Wavrin ne semble pas, cependant, lui avoir aliéné définitivement la sympathie de Philippe le Bon. Le duc de Bourgogne ordonne au duc de Gênes (1^{er} décembre 1449) de restituer à Wavrin la nef que les Gênois ont saisie à Caffa. En 1452, Wavrin assiste au banquet du vœu du Faisan à Lille. La même année, il se distingue à l'attaque du pont d'Espierres (21 avril). Il est encore consulté, en 1459, par Philippe le Bon, à l'occasion de son projet de croisade. On le trouve dans la suite ducal, lors de la rentrée du roi de France dans Paris (1461). Il obtient, en récompense de ses services, des réductions de droits féodaux sur le transport des fiefs qu'il fait à son fils Philippe, époux de demoiselle de Croy. La Chambre des comptes de Lille veille à ce que les rentes dont il jouit sur la

terre de Saint-Venant lui soient régulièrement payées.

Guerrier remarquable, il mérite, sans avoir rien écrit, d'être mentionné dans l'histoire littéraire de son époque. Il a déterminé le chroniqueur Jean de Wavrin à prendre la plume et lui a fourni de multiples renseignements écrits, surtout sur les événements dont il fut témoin. Considérant cette collaboration, certains ont, avec exagération, appelé l'œuvre de Jean de Wavrin « la chronique dictée. »

M. Yans.

Bibliographie citée sous l'article précédent. — J.-D. Hintzen, *De kruislochtplanen van Philips den Goede* (Rotterdam, 1913) (bibliographie du sujet). — N. Jorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, éd. Leroux, Paris, 3 p. — N. Jorga, *Jean de Wavrin. La campagne des croisades sur le Danube (1445), extrait des « Anciennes Chroniques d'Angleterre »* (Paris, 1925). — H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, t. II, p. 258, 269 en note. — N. Jorga, *Revue historique du Sud-Est européen*, 1925. — Kervyn de Lettenhove, *Chroniques* (Bruxelles, 1870), t. I et II. — Kervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre* (Bruxelles, 1847-1850), t. III. — Archives départementales du Nord, à Lille : série B. Répertoire de Max Bruchet, n^{os} 17662, 17663, 17670, 17677, 17687, 17737 ; n^o 853 ; n^o 14563.

WAXWEILER (Émile-Pierre-Clement), sociologue, professeur, né à Malines le 22 mai 1867 et mort à Londres le 27 juin 1916. Il fit ses études supérieures à l'Université de Gand (École du génie civil) d'où il sortit ingénieur honoraire des Ponts et Chaussées. Lauréat du concours des bourses de voyage du gouvernement en 1893, il fit un séjour aux États-Unis et en rapporta les éléments d'un petit livre sur les hauts salaires aux États-Unis (1895), où il développait déjà des vues originales et intéressantes. Attiré par les questions sociales, il avait pris pour sujet de son mémoire de concours la participation des ouvriers aux bénéfices des entreprises, qui lui valut, en 1898, un prix au Musée social de Paris.

Pendant quelque temps, il exerça les fonctions de chef d'un bureau du travail à l'administration communale de Gand. Nommé bientôt à l'Office du travail que venait de créer M. Nyssens, le premier ministre de l'industrie et du travail, il s'y distingua d'une façon

particulière. Il fut envoyé en mission en Suisse et en Allemagne pour y étudier la législation du travail. Il publia alors un rapport sur la réglementation du travail du dimanche en Suisse (1896). Il prit une part extrêmement importante à la préparation et à l'exécution du recensement industriel de 1896 qui, de l'aveu de tous les connaisseurs, est un des meilleurs travaux de notre statistique administrative. En 1899, il fut élu membre de l'Institut international de statistique.

L'École des sciences politiques et sociales de l'Université libre de Bruxelles venait d'être réorganisée, grâce à une intervention généreuse d'Ernest Solvay; Waxweiler y fut chargé des cours de statistique, de régime économique du travail et de science des finances. Il y ajouta plus tard l'économie politique (matières spéciales), les institutions et coutumes primitives ainsi que la sociologie avec les éléments de psychologie.

Ernest Solvay était, comme l'on sait, fort préoccupé de questions scientifiques. Dès 1893, il avait fondé un Institut de physiologie, dont il avait confié la direction à M. Paul Héger, pour vérifier certaines idées théoriques qu'il avait en matière de biologie.

Mais, tourné vers une synthèse philosophique, il pensait que ses conceptions devaient s'appliquer également aux sciences de la société humaine. Aussi, il avait fondé un Institut des sciences sociales qu'il avait composé d'Hector Denis, Guillaume Degreef, Émile Vandervelde et Émile Vinck, dans le but d'étudier des propositions de réforme sociale et des questions monétaires. Mais, rencontrant Waxweiler en 1900, à propos de l'École des sciences politiques et sociales de l'Université libre de Bruxelles, il conçut un projet plus vaste : il résolut de fonder un Institut de sociologie. Il en offrit la direction à Waxweiler. Celui-ci donna sa démission au Ministère du travail, d'où il sortit comme chef de division honoraire, et se voua tout entier à sa nouvelle fonction. C'est lui qui, d'accord avec M. Solvay, dressa les plans de l'Institut dont le terrain

avait été concédé par la Ville de Bruxelles au parc Léopold, et qui l'organisa entièrement. L'inauguration solennelle eut lieu le 16 novembre 1902.

Deux ans après s'ouvrait, également dans le Parc Léopold, une École de commerce dont le plan avait encore été conçu par Waxweiler et dont il assumait aussi la direction. Elle tendait à former une élite de la direction des affaires commerciales et elle instituait un grade nouveau : celui d'ingénieur commercial, dont la dénomination seule est déjà tout un programme.

A peine installé dans ses fonctions de directeur, Waxweiler comprit qu'il se devait, et devait au monde savant, de faire connaître ses idées en matière de sociologie. Il consacra donc deux années à écrire son livre fondamental qu'il intitula : *Esquisse d'une sociologie*. C'était, en réalité, tout un programme d'études et de travaux. L'effort de l'auteur, qui venait des sciences physiques et mathématiques, était considérable et original. La sociologie, dont le nom avait été forgé par Auguste Comte, au commencement du siècle, ne présentait guère alors qu'un amas de travaux sans cohésion et sans unité, ou plutôt sans autre trait commun que les sociologues étaient toujours à la recherche de l'objet de leur science. « Partout on parle » de la Sociologie, dit Waxweiler, mais « il semble que, tout en la pratiquant, » on s'évertue à ne pas douter d'elle ».

Les uns parlaient de la comparaison du corps social avec un organisme animal et ne sortaient pas de rapprochements plus ou moins tirés aux cheveux. D'autres cherchaient toujours un phénomène spécifiquement social, et voyaient dans la société un super-individu, une entité ayant une existence en soi. Faisant table rase de toutes les conceptions d'écoles précédentes, Waxweiler adopta un « point de vue » original. La société humaine est composée d'hommes vivants. C'est de là qu'il faut partir : « Que la règle soit, dit-il : se » cramponner à l'individu agissant dans » son milieu ». L'homme réel, concret, est toujours baigné dans un milieu social. Il vit avec d'autres, d'autres vivent avec lui. De là des actions et réactions

qui s'enchaînent. Il se forme un réseau de phénomènes qui se conditionnent les uns les autres. Il se forme des « cogitations » individuelles qui donnent naissance à des règles, à des impératifs sociaux : règles de bienséance, de conduite morale et juridique, économique, professionnelle, artistique qui vont, par l'habitude, la coutume et le droit, donner à la société ce caractère d'un ensemble ordonné qu'elle possède au stade évolué.

Mais Waxweiler voulait que l'on pénétrât dans le fond même des phénomènes sociaux afin de les expliquer. Il rejetait comme superflues et sans intérêt les simples descriptions de formes, les morphologies plus ou moins subtiles dont se contentaient beaucoup de sociologues. Il voulait rechercher les « fonctions sociales » constantes, les activités importantes qui sont, à proprement parler, la vie sociale. De là, le caractère particulier de sa sociologie, que l'on a appelée justement la sociologie « fonctionnelle » parce qu'elle cherche à expliquer la vie sociale par l'origine et le développement des fonctions qui la constituent.

Pour définir d'un mot le point de vue « fonctionnel » que prenait Waxweiler, il disait : « qu'il conduit à voir les phénomènes de la vie sociale, non sous leur aspect formel, externe, descriptif, mais sous leur aspect génétique, interne, explicatif. En partant d'un tel point de vue, on dégage moins les traits distinctifs des choses que le mécanisme par lequel elles deviennent ce qu'elles sont ».

Ainsi, la sociologie ne prend pas le domaine propre des sciences qu'on appelle sociales, le droit, la politique, l'histoire de l'art, des religions, du langage, etc. Elle ne se substitue ni ne se superpose à elles, mais leur offre des interprétations et des explications fécondes. C'est ce qui incitait Waxweiler à préférer l'observation directe et actuelle à l'histoire, l'étude des activités à celle des résultats d'activité; il voulait « surprendre la vie dans ses manifestations agissantes, expliquer le passé par le présent ».

Il définissait donc la sociologie comme

une éthologie ayant pour objet « les phénomènes réactionnels dus aux excitations d'individus de même espèce sans distinction de sexe ». Il voyait dans l'éthologie une espèce de « physiologie externe », se soudant à la physiologie interne. « Les problèmes posés par l'évolution des organismes, disait-il, ont étendu l'horizon biologique et, là où l'on se bornait jusqu'à présent à de stériles descriptions des manières d'être et d'agir, on entreprend d'introduire l'étude dynamique des modalités spéciales auxquelles donne lieu l'adaptation inexorable de l'être aux conditions qui l'environnent ».

C'est cet exemple des sciences biologiques « qui ont réussi à s'imposer à tous les esprits préoccupés de savoir », que Waxweiler veut suivre en l'appliquant aux phénomènes de la vie sociale.

De là, dans son *Esquisse*, la grande place que prendront les sciences biologiques. On le lui reprocha, et il semble bien que, dans la suite, il ait abandonné quelque peu sa prédilection pour la biologie en faveur de la psychologie.

Quoi qu'il en soit, l'*Esquisse* n'était qu'un programme de travaux. L'auteur le caractérisait lui-même : « un recueil de problèmes sociologiques, accompagnés de quelques indications pour leurs solutions, en vue de les ramener à un point de vue commun. »

Il y avait de quoi remplir toute une vie de travail. Waxweiler n'eut pas le temps de remplir ce programme. Il eut d'abord à réunir des collaborateurs pour son Institut et, en un certain sens, à les former à son point de vue.

Aussi, ce sont les publications de l'Institut qui occupent, en première ligne, l'activité du directeur. Elles comprennent trois catégories. La première porte le titre général de *Notes et Mémoires*.

Ce sont des volumes de format in-4° traitant surtout des questions générales et de méthode. C'est dans cette série que se trouve le livre où Ernest Solvay a fait entrevoir le fondement théorique de sa conception du monde et de la science. C'est dans cette série aussi que se place l'*Esquisse* de Waxweiler.

La seconde catégorie de publications porte le titre d'*Études sociales*. Ce sont des volumes in-8° traitant de questions économiques telles que la grande étude de De Leener sur les syndicats industriels et celle d'Ingenbleek sur l'impôt sur le revenu.

La troisième catégorie s'appelait les *Actualités sociales*, et était destinée à répandre, en petits volumes in-16, des travaux variés sur des questions d'actualité.

En même temps que les publications, les réunions de groupes d'études rassemblaient autour du directeur des collègues, belges et étrangers, et des étudiants, des élèves qui devenaient des disciples. La vie de l'Institut prenait de plus en plus d'intensité.

Avec la publication du *Bulletin mensuel* de l'Institut en janvier 1910 s'ouvre une période nouvelle pour celui-ci. Un examen superficiel pourrait faire croire que, dans les trois parties de ce recueil, il n'y avait que la continuation de ce qui avait été fait précédemment. Toutefois, il est certain que le *Bulletin* accentuait et amplifiait le rôle de Waxweiler comme chef d'école. Une première partie du *Bulletin* était consacrée à des comptes rendus. Mais c'était le directeur qui faisait le choix des ouvrages et il est hors de doute qu'il ne manquait pas d'imposer son « point de vue ». Il y a une unité de doctrine et de critique dans ces comptes rendus. La seconde partie du *Bulletin* commençait cette admirable chronique du mouvement scientifique de M. D. Warnotte, qui va se poursuivre jusqu'à nos jours dans les *Archives*, puis la *Revue* de l'Institut, et qui est plus et mieux qu'une simple bibliographie critique. La troisième partie donnait le compte rendu des réunions des groupes d'études : c'était le tableau de la vie intellectuelle de l'Institut, où l'apport de chacun des collaborateurs, en présence et sous la direction de Waxweiler, était mis en valeur.

C'est en 1910 que parut la grande *Enquête sur le régime alimentaire de 1.065 ouvriers belges*. Associé au directeur de l'Institut de physiologie Solvay, le professeur A. Slosse, Waxweiler avait

organisé et analysé cette enquête avec tout le soin et les connaissances d'un statisticien de premier ordre. Des observations méthodiques, contrôlées, dans un grand nombre de ménages ouvriers avaient été recueillies dans toutes les régions industrielles de la Belgique, et le dépouillement s'était fait avec toutes les ressources de la technique de l'époque. Quant au professeur Slosse, il avait institué des analyses originales au sujet de la ration alimentaire. Les conclusions de l'enquête firent beaucoup d'impression; il en résultait que, d'une façon générale, l'ouvrier belge ne disposait pas de la quantité d'albumine qu'il aurait dû consommer à raison de la nature de son travail. L'ouvrage fut très remarqué et il est considéré encore aujourd'hui comme un modèle du genre.

Waxweiler s'est, tout naturellement, occupé souvent de questions d'enseignement. L'École de commerce Solvay était déjà une réalisation partielle de ses idées. Mais il a, en divers écrits, et notamment dans une conférence de l'Exposition de Bruxelles de 1910, présenté des projets de réforme de l'enseignement supérieur qui attirèrent l'attention. Partant de cette idée que l'Université doit avoir pour but essentiel de faire naître et développer des élites, il voudrait voir supprimer complètement les cours *ex cathedra*. Le professeur serait le chef d'une équipe d'assistants qui s'occuperaient intensément des études d'un petit nombre d'étudiants rigoureusement sélectionnés à l'entrée de l'Université et chargés de travaux personnels. Le choix des matières et des études varierait d'étudiant à étudiant selon les buts poursuivis et les aptitudes. Les mathématiques pour tous et l'éducation physique étaient des traits essentiels de l'Université. Il n'y aurait plus d'examen général, mais des interrogations et des observations fréquentes des professeurs, qui jugeraient les élèves autant d'après leur caractère et leurs aptitudes que d'après leurs connaissances. Waxweiler n'a pas eu l'occasion de faire l'épreuve de sa conception, mais il est hors de doute qu'elle a influencé plus d'une

institution récente de l'enseignement supérieur.

En vue d'étendre son action sur la jeunesse studieuse du pays, Waxweiler organisa les *Semaines sociales universitaires* qui, depuis lors, ont été perpétuées à l'Institut de sociologie Solvay. Le but de ces réunions est, avant tout, éducatif. On ne voulait pas tant donner aux participants, qui se recrutent dans toutes les Facultés de toutes les Universités belges, des notions et des connaissances que développer chez eux le sens critique et le goût du concret. Waxweiler voulait, en premier lieu, soustraire la jeunesse à l'influence des milieux politiques, lui apprendre à penser par elle-même et à juger des institutions et des hommes non par ce qu'en disent les journaux, mais par une observation directe et raisonnée. Le programme est toujours conçu de façon à faire voir, au sein même de l'institution que l'on visite, l'homme actif, la cheville ouvrière, et les résultats concrets : les participants sont ainsi conduits dans diverses régions du pays; ils vivent ensemble tout une semaine; les discussions, menées par le directeur dans une atmosphère de cordialité, sont aussi instructives que les conférences, causeries et exposés, qui n'ont rien de didactique. Occasions de réflexion et d'information, la Semaine sociale enseigne moins la sociologie que la manière de tout envisager du point de vue sociologique.

La guerre vint surprendre Waxweiler en pleine ascension de sa carrière. Il suivit le gouvernement à l'étranger, et s'employa d'abord à contrebattre la propagande allemande. Celle-ci s'appliquait à ruiner le prestige moral que la Belgique s'était acquis : elle prétendait notamment que la Belgique avait manqué aux devoirs que lui imposait sa neutralité. Des documents trouvés au ministère de la Guerre à Bruxelles étaient malicieusement interprétés comme des preuves de la déloyauté belge. Waxweiler traita sa tâche en homme de science et en homme d'action. Non seulement son premier livre, *La Belgique neutre et loyale* (Lausanne, Payot, 1915), est une œuvre de science hon-

nête et profonde, où la logique est maîtresse, et les arguments étayés de preuves de première main, mais il lui servit de vade-mecum dans une campagne personnelle qu'il entreprit en Suisse et qui produisit des résultats inespérés.

On sait combien le travail était difficile : la Suisse alémanique, gagnée à la cause allemande, défiante et difficile à pénétrer, la Suisse romande, sympathique, mais incrédule et sceptique. Waxweiler se donna comme tâche de démontrer tout le mécanisme de l'opinion publique, la presse et les partis, les notables et les petites gens; il eut des conversations privées, d'interminables correspondances, des conférences publiques, des causeries à auditoire restreint, bref, il employa tous les moyens d'action intellectuelle, et il réussit à faire des convictions et à gagner la confiance générale.

Son second pamphlet : *Le Procès de la Neutralité belge*, ne fit que renforcer l'effet du premier.

En juin 1916, eurent lieu des conférences entre les puissances alliées, pour traiter des questions commerciales. Waxweiler y assista et prit part aux travaux qui devaient préparer des conventions commerciales. Ce n'est un secret pour personne que l'on nous offrait, du côté français, une union économique. Waxweiler fut mis en relation tout particulièrement avec M. Clémentel, Ministre du commerce de France. C'est à ces importants travaux qu'il était occupé quand, le 27 juin, il fut écrasé par un camion automobile dans une rue de Londres. Il n'avait que quarante-neuf ans. Ce que la Science et la Belgique ont perdu dans cette disparition prématurée n'est pas mesurable.

Ernest Mahaim.

Une liste complète des œuvres de Waxweiler est annexée à la brochure intitulée : *Fondation Emile Waxweiler*, qui a pour auteur M. Fernand van Langenhove, son ancien secrétaire, et qui fut publiée chez Weissenbruch à Bruxelles, en 1923 (une brochure in-8°, 64 pages).

Sous le titre : *The functional Sociology of Emile Waxweiler*, un auteur américain, M. Henry Hoag Frost jr. a écrit en 1934 une étude extrêmement fouillée et complète sur la sociologie de Waxweiler. Ce mémoire n'est pas encore publié, mais il a reçu une

haute récompense du jury de la Fondation Warweiler. (Voir *Bull. de la Classe des Lettres de l'Académie*, 1935, n° 3, p. 80 et suiv.).

WAZO, évêque de Liège. Voir WAZON ou WAZO.

WAZON, évêque de Liège (1042-1048), né probablement aux environs de Lobbes ou de Namur vers 985, mort à Liège le 8 juillet 1048. (Dans les textes latins son nom s'écrit *Wazo*, *Waso*, *Wazzo*, *Watzo*, *Watho*, quelquefois *Gazo*, *Guazo*; dans les textes français, *Wason*, *Wathon*, *Gualton* ou *Valton*.)

De l'avis général, ce prélat a été l'un des plus remarquables parmi les successeurs de saint Lambert, et l'un des personnages les plus en vue de la Lotharingie et de l'Eglise dans la première moitié du XI^e siècle. C'était alors l'époque où, dans le duché de Lotharingie, définitivement rattaché à l'Allemagne depuis 925 et scindé en deux depuis 959, la principauté épiscopale de Liège se constituait peu à peu pour des raisons essentiellement politiques; d'autre part, l'école de Liège, depuis Éracle (959-971) et Notger (972-1008), jetait un mémorable éclat; enfin, un intense mouvement de réforme de l'Eglise, distinct de celui de Cluny et possédant ses marques et sa vitalité propres, embrasait dès lors déjà la majeure partie des Pays-Bas. Il suffit de citer les noms de Gérard de Brogne, de Rathier, d'Olbert de Gembloux, de Richard de Saint-Vannes, de Poppon de Stavelot, pour évoquer le souvenir d'une des pages les plus honorables de l'histoire de l'Eglise en Belgique, appelée à exercer une action notable sur le développement des affaires tant politiques que religieuses dans les générations suivantes.

Issu, semble-t-il, d'une famille modeste (1), il fit sa première éducation à l'abbaye de Lobbes, où il eut pour maître le célèbre abbé Hériger. Il put de bonne heure se signaler, à telles enseignes que Notger, peut-être dès 1007,

(1) Un de ses frères, Emmelin, devint prévôt de Saint-Vaast d'Arras; deux autres, Lanson et Gonzon, apparaissent respectivement plus tard en qualité d'archidiacre de Liège et d'abbé de Florennes.

l'éleva à la dignité d'écolâtre, et, en 1015 ou 1016, Baldéric II à celle de doyen du chapitre cathédral. Selon toute apparence, sous la direction aussi zélée qu'éclairée de son nouveau chef, l'école de Saint-Lambert atteignit alors son apogée.

Cependant, un des rares épisodes de cette partie de la carrière de Wazon qui nous soit connu avec quelque détail, c'est sa querelle avec le prévôt Jean, vers 1029-1030, provoquée vraisemblablement par un certain « laxisme » qui s'était introduit au sein du chapitre de Saint-Lambert. Elle eut pour résultat que Wazon quitta Liège à ce moment et se réfugia à Stavelot. Peu après, ses nombreux amis à Liège et au dehors firent si bien que l'empereur Conrad II le demanda à l'évêque Réginard en qualité de chapelain, et l'obtint, après nomination d'un vice-doyen. Wazon séjourna neuf mois à la Cour impériale, de janvier à septembre 1031, très apprécié, particulièrement pour ses connaissances scripturaires et théologiques. La mort du prévôt Jean, bientôt suivie de celle de l'archidiacre Lambert, qui avait succédé à ce dernier, le décida à rentrer au pays. Réginard, sans doute pour ménager Conrad II, le nomma alors prévôt. C'était une réparation. Comment n'eût-on pas songé à lui pour l'épiscopat ? Déjà l'empereur avait pensé l'élever au siège archiepiscopal de Mayence à la mort d'Aribon (6 avril 1031). Peu s'en fallut qu'il ne fût appelé à remplacer Réginard (décédé le 5 décembre 1037). Ce fut lui qui, à ce moment, recommanda vivement le choix du neveu de l'évêque défunt, Nithard. A la mort de ce dernier, toutefois (16 août 1042), il ne lui fut plus possible de résister au nouvel appel unanime du clergé et du peuple. L'empereur Henri III, nonobstant les objections de certains de ses *curiales* qui eussent préféré voir choisir un des leurs, ratifia cette élection, et l'investiture spirituelle eut lieu quelques semaines plus tard, à Cologne.

Évêque, Wazon continua de donner l'exemple des vertus dont il avait déjà fourni tant de preuves : activité, charité, ascétisme extrême, zèle pour les